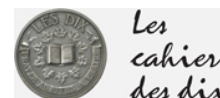


Les Cahiers des Dix



Trois siècles de missions canadiennes

Aegidius Fauteux, D. ès L., M.S.R.C.

Number 6, 1941

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079377ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079377ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fauteux, A. (1941). Trois siècles de missions canadiennes. *Les Cahiers des Dix*, (6), 19–47. <https://doi.org/10.7202/1079377ar>

Trois siècles de missions canadiennes

Par AEGIDIUS FAUTEUX, D. ès L., M.S.R.C.⁽¹⁾

« Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle annonce, » la propagation de l'Evangile jusqu'aux derniers confins de la terre n'a jamais cessé d'être la préoccupation spéciale de l'Eglise du Christ, mais, après les grandes courses apostoliques qui en ont été comme le miraculeux point de départ, après ce premier et prodigieux éclat, elle a nécessairement subi des fluctuations au cours des siècles, elle a nécessairement varié quant à l'intensité et quant aux résultats. C'est la loi de toutes les entreprises, même d'un caractère divin, lorsque Dieu a expressément voulu que le concours humain leur fût nécessaire. Ainsi, selon que la Providence elle-même y pourvoyait par l'avantage ou par la dureté des temps, il y a eu, d'une part, des époques où, s'il serait exagéré de dire qu'elles sommeillaient, car elles ne sommeillèrent jamais, les missions catholiques ne se sont en quelque façon poursuivies que par la seule force de la vitesse acquise; et il y a eu, d'autre part, des époques où elles ont éclaté en un mouvement d'expansion formidable, comme l'explosion soudaine d'une force longtemps retenue. Parmi ces grandes poussées du zèle apostolique qui ont été comme les sommets de l'histoire des missions, nous en distinguons jusqu'ici trois particulièrement remarquables, la première qui a suivi immédiatement la chute du grand empire romain et où, du VI^e au VIII^e siècle, toute une pléiade d'hommes de Dieu, saint Martin dans les Gaules, saint Patrice en Irlande, saint Boniface en Thuringe et saint Cyrille chez les Slaves, ont repétri avec le levain du christianisme le monde ancien qui était devenu barbare; la seconde, qui a été également déclanchée au XVI^e siècle par une non moins grande catastrophe

(1) Cette étude date de 1931 mais est restée inédite. Voir la préface de l'éditeur délégué, p. 7.

morale, la prétendue réforme de Luther, et où les religieux des deux grands ordres que Dieu venait de providentiellement susciter, les fils de Loyola et les fils de saint François, se sont répandus sur l'Europe, sur l'Asie et jusque sur l'Amérique afin de combler par des conquêtes nouvelles les vides terrifiants qui avaient été faits dans l'Eglise; la troisième enfin qui a été, à son tour, une sorte de compensation de la Révolution, cet autre temps d'arrêt dans la vie religieuse du monde, et où l'on a vu coïncider avec la création de l'admirable association pour la propagation de la foi, dans la première moitié du XIXe siècle, la plus abondante et la plus généreuse floraison d'âmes missionnaires qui eût depuis longtemps réjoui le cœur de l'Eglise.

*

*

*

L'histoire des missions du Canada peut se diviser en deux périodes principales, l'une qui va des origines à la fin du régime français, et l'autre qui, après une malheureuse interruption d'une cinquantaine d'années, va du commencement du XIXe siècle jusqu'à nos jours. Ces deux périodes correspondent à deux des trois grandes poussées du zèle apostolique qui ont marqué l'histoire générale des missions chrétiennes et dont j'ai tout à l'heure parlé. Nous les étudierons successivement et nous espérons démontrer que dans l'une et dans l'autre, parmi toutes les missions qui ont au même temps arrêté l'attention du monde émerveillé, celles du Canada ne le cèdent à aucune pour la grandeur des résultats et pour l'héroïsme des ouvriers.

Quelques historiens veulent que Jacques Cartier ait amené avec lui quelques prêtres en 1535; mais, de toutes façons, ces aumôniers de navires ne sauraient être considérés comme des missionnaires; participant à un voyage de découvertes plutôt qu'à une entreprise de colonisation, ils n'étaient pas venus sur nos bords pour propager l'Evangile. Mais il n'en reste pas moins que les origines des missions du Canada coïncident avec nos propres origines, puisqu'elles sont contem-

poraines de la première colonisation du pays par le sieur de Poutrincourt et par Samuel Champlain.

On a coutume de dire que notre nation canadienne a été une nation privilégiée de Dieu entre toutes parce qu'elle est née avant tout d'une poussée de religion. Toute une thèse a été écrite récemment par l'un des nôtres dont la jeunesse a le tort de se croire déjà mûre, afin d'établir que l'esprit de foi n'a pas eu toute la part qu'on prétend dans l'établissement du Canada, et que la soif du lucre en fut au contraire, comme ailleurs, l'instigation principale. Sans doute, il faut bien reconnaître que les grandes découvertes et l'expansion coloniale de l'Europe au XVI^e et au XVII^e siècles ont été surtout déterminées par des besoins économiques ou par des nécessités d'ordre politique, mais ce qui est également incontestable, c'est que l'idée religieuse n'en fut jamais absente. Les souverains catholiques de l'Espagne, du Portugal et de la France croyaient sincèrement conquérir pour Dieu, en même temps qu'ils conquéraient pour eux-mêmes. Et il n'y en a pas un qui ne considérât comme adressée à lui-même la pressante recommandation faite au roi d'Espagne en 1493 par le pape Alexandre VI, dans sa célèbre bulle : *Inter coetera* : « Nous vous exhortons particulièrement, par la promesse que vous avez faite en recevant le baptême, d'obéir aux préceptes apostoliques et nous vous engageons surtout, par les entrailles de la miséricorde de N.-S. Jésus-Christ, lorsque vous aurez entrepris sérieusement cette expédition, à vous efforcer de faire recevoir la religion chrétienne par tous les peuples qui habitent ces îles et ces terres, sans jamais vous laisser décourager par la peine et par les dangers... » A propos de cette même bulle, François I^{er} a pu nier un jour l'article du testament d'Adam qui aurait accordé aux Espagnols les trois-quarts de notre globe, mais il n'a jamais songé à répudier cet article du testament du Christ qui oblige les nations chrétiennes à pourvoir au salut des peuples infidèles et nous en avons un témoignage éclatant dans ses propres instructions au navigateur Jacques Cartier. On ne concevait pas que l'étendard royal fût planté en quelque nouveau point du globe sans qu'y fût planté en même temps l'arbre

de la croix. Même sous Henri IV, le protestant converti, le sieur de Monts se vit révoquer le privilège qui lui avait été accordé sur l'Acadie parce que, calviniste, il ne s'était pas soucié de convertir les Sauvages à la foi. Mais il était réservé à Louis XIII de voir enfin réalisé ce qui, chez ses prédécesseurs, n'avait pu être qu'un rêve. Ce fut en effet à l'aurore de son règne, en janvier 1611, que Poutrincourt, obéissant à la volonté expresse de Marie de Médicis, la reine régente, conduisit à Port-Royal les premiers missionnaires qui aient été jeter la semence de la foi sur notre terre canadienne, les Jésuites Biard et Massé. Ce premier essai que Poutrincourt lui-même avait d'abord tâché de différer au moyen des problématiques conversions d'un abbé Fléché, ne devait être malheureusement que de courte durée. Deux ans à peine s'écoulaient et, au milieu de 1613, au moment même où un premier renfort leur aurait permis d'étendre leurs travaux au milieu des Etchemins et des Souriquois et où ils espéraient, selon leur propre expression, "toucher à leur automne, à leur temps des fruits", les Jésuites furent inopinément chassés du champ de leur labeur par l'invasion du pirate anglais Samuel Argall. Après avoir vu tomber sous les balles de l'agresseur le Frère Gilbert Du Thet, leur dévoué coadjuteur, et après avoir été eux-mêmes entraînés prisonniers en Virginie et en Angleterre, ils finissaient pas repasser en France au printemps de 1614.

Mais, grâce à Dieu et, après lui, à Samuel Champlain, la chaîne ainsi interrompue allait être presque aussitôt renouée sur un autre point de la France nouvelle. L'on a tout dit déjà sur le rôle prépondérant joué par le pieux fondateur de Québec dans cette admirable épopée canadienne que M. Georges Goyau a si justement qualifiée d'épopée mystique. Aussi fervent chrétien qu'ardent patriote, il ne sépara jamais de l'idéal colonisateur l'idéal missionnaire. « J'ai toujours eu le désir, écrivait-il en 1613, de faire fleurir dans la Nouvelle France le lis avec l'unique religion catholique, apostolique et romaine. » Dès le premier jour où il mit le pied sur ce continent nouveau, sa préoccupation constante fut d'assurer l'évangélisation des Sau-

vages, estimant, comme il le dit encore, « que ce serait une grande faute s'il ne s'employait pas à préparer quelque moyen pour faire venir ces peuples à la connaissance de Dieu, en leur amenant quelques bons religieux. » Il fallut à l'explorateur apôtre plusieurs années de tenaces efforts pour assurer la réalisation du vœu qui lui était si cher. Ce ne fut qu'au printemps de 1614 qu'il fut mis en rapport avec les Pères Récollets par la providentielle entremise de M. Houel, celui-là même dont le nom vénéré est resté attaché à l'une des plus florissantes paroisses de notre province de Québec. Les fils de saint François acceptèrent avec empressement la tâche qui leur était proposée, malgré ses difficultés et ses dangers, et, le 24 avril 1615, quatre des leurs s'embarquaient à Honfleur pour les missions canadiennes avec Champlain triomphant.

Les quatre premiers Récollets à qui revient l'honneur et le mérite d'avoir jeté les bases de la première mission canadienne étaient le Père Denis Jamay, le Père Joseph Le Caron, le Père Jean Dolbeau et le frère lai Pacifique Duplessis. N'écoutant que leur zèle et sans se soucier de leurs forces, ils commencèrent par se partager l'immense territoire qui s'étendait devant eux. Tandis que le Père Jamay s'établit à Québec avec le frère Duplessis, pour en faire le centre des opérations évangéliques, le Père Dolbeau est dirigé du côté du Saguenay vers les Montagnais, les Papinachois, les Etchemins et les Micmacs, et le Père Le Caron, de son côté, est destiné pour le pays lointain des Hurons. Comment dire le courage surhumain qu'il fallut à ces pionniers de la foi pour s'enfoncer ainsi dans les déserts du Nouveau-Monde, à la merci de peuplades barbares? Il fallait qu'ils fussent véritablement soutenus par une force supérieure et divine. Le Père Dolbeau, après avoir séjourné quelque temps chez les Montagnais de Tadoussac et avoir couru les bois avec eux, en revint presque complètement aveuglé par la fumée de leurs cabanes et, quant au Père Le Caron, qui poussa jusqu'au lac Nipissing, voici comment il raconte lui-même les difficultés de ce trajet de près de 300 lieues: « Il serait difficile de dire la lassitude que j'ai souffert, ayant été obligé d'avoir

tout le long du jour l'aviron à la main et de ramer de toute ma force avec les Sauvages... J'ai marché plus de cent fois dans les rivières sur des roches aiguës, qui me coupaient les pieds, dans la fange, dans les bois, où je portais le canot et mon petit équipage, afin d'éviter les rapides... Je ne dis rien du jeûne pénible qui nous désola, n'ayant qu'un peu de sagamité, composée d'eau, de farine et de blé-d'Inde qu'on nous donnait soir et matin en très petite quantité... »

Mais, aux yeux de ces saints apôtres de Jésus-Christ, toutes ces souffrances, tous ces dangers et tout ce labeur ne comptaient pour rien en regard du salut des âmes et lorsqu'ils songeaient qu'il ne tient qu'à une goutte d'eau pour rendre enfants de Dieu tant d'infidèles, ainsi qu'ils disaient, ils ressentaient je ne sais quelle ardeur nouvelle à y sacrifier et leur repos et leur vie. Ils peinèrent ainsi seuls pendant dix ans, « munis seulement de foi et d'espérance », selon l'expression même du Père Jamay. Mais, en face de l'immensité de leur champ, ils avaient à évangéliser un territoire douze fois plus grand que la France; en face de leur pauvreté matérielle, ils n'avaient d'autres ressources que les aumônes de quelques amis de la religion en France; en face enfin de leur trop petit nombre, la Compagnie des Marchands ne consentait à pourvoir aux besoins essentiels que de six d'entre eux, ils finirent par se convaincre qu'avec d'aussi faibles moyens ils n'avanceraient pas assez rapidement la cause de l'Évangile, surtout au milieu d'un peuple dont l'aveuglement dépassait toute limite, et, sans qu'ils songeassent un instant à abandonner le champ qui leur avait été confié, ils se décidèrent à solliciter de nouveaux ouvriers. Cet appel fut immédiatement entendu du Père Coton, provincial des Jésuites, qui n'avait pas vu sans regret l'échec de la mission d'Acadie et qui désirait précisément pour ses religieux « un poste de combat » sur les rives du Saint-Laurent. Dès l'été de 1625, quelques mois seulement après la démarche si désintéressée des Pères Récollets, trois des plus vaillants missionnaires de la Compagnie de Jésus, les Pères Charles Lallemant, Ennemond Massé et Jean de Brébeuf débarquaient à Québec, accompagnés de deux frères. C'était véritablement une recrue de choix, ainsi que l'avenir le prouva.

Pendant quatre années encore, Jésuites et Récollets travaillèrent de concert, et dans la meilleure intelligence possible, à l'éducation des Français et à l'instruction des Sauvages. C'est ainsi qu'en 1626, les Jésuites Brébeuf et de Nouë, et le Récollet La Roche d'Aillon visitèrent ensemble toutes les bourgades huronnes. « Plût à Dieu, disait Champlain, que, depuis vingt-trois ou vingt-quatre ans, les Sociétés de marchands eussent été aussi unies, et animées du même zèle que ces bons Pères ! »

Mais Dieu allait bientôt permettre que cette oeuvre si belle des missions du Canada fût encore une fois interrompue par le malheur de la guerre, au moment même où elle semblait avoir acquis une vitalité nouvelle. En 1629 les frères Kertk s'emparaient de Québec au nom de l'Angleterre protestante, et Récollets et Jésuites, pleurant sur leurs ouailles bien-aimées qu'on les forçait d'abandonner à leur sort, reprenaient à regret le chemin de la France. Leurs peines et leurs souffrances étaient-elles irrémédiablement perdues et les innombrables Sauvages encore endormis dans l'ombre de la mort étaient-ils condamnés à n'entendre plus jamais la trompette du réveil ? Non, car la Providence y veillait. Trois ans plus tard, Champlain reprenait heureusement possession de Québec au nom du roi très chrétien et les portes de la Nouvelle-France s'ouvraient de nouveau à l'Evangile pour ne s'y plus refermer.

Seulement, une cruelle déception attendait cette fois les bons Pères Récollets. Malgré leurs démarches pressantes, ils ne purent obtenir de retourner à la vigne qu'ils avaient eux-mêmes plantée. Les Jésuites furent seuls autorisés à prêcher l'Evangile dans le pays réouvert. Avec leur impétuosité traditionnelle, ils avaient déjà pris les devants et, par un scrupule que l'expérience du passé n'autorisait pourtant pas, on feignit de vouloir empêcher que la confusion des pouvoirs religieux apportât une entrave à leur ministère. Mais si l'on se souvient que ce que les Jésuites disputaient ainsi aux Récollets, ce n'était après tout que le droit de souffrir et même le droit de mourir, on ne saurait vraiment leur faire un grief d'avoir

recherché pour eux ce monopole si rarement convoité. D'ailleurs, ils en sont depuis longtemps absous par le sang qu'ils ont si abondamment et si généreusement versé.

En rentrant dans le Canada, les Jésuites se mirent à l'oeuvre avec un zèle redoublé afin de réparer aussi rapidement que possible les pertes qui avaient été occasionnées par trois ans d'absence. Dès 1635, ils étaient déjà quinze dans le Canada qui étaient également impatients de conquérir des âmes à Dieu. Samuel Champlain qui terminait à ce même moment sa belle et fructueuse carrière, pouvait mourir content. La mission dont, dans son coeur d'apôtre, il avait si ardemment souhaité le succès, ne paraissait devoir plus manquer d'ouvriers. Et en 1636, en effet, moins d'une année plus tard, de nouveaux renforts portaient le nombre des missionnaires à vingt sans compter six coadjuteurs. Mais la tâche était grande aussi; il s'agissait de voler en même temps aux quatre points cardinaux d'un immense pays qui s'étendait sur plus de mille milles de large, il s'agissait de se répandre sur la trace de cent peuples nomades qui se mouvaient incessamment à travers d'infinissables forêts. Le premier soin des Jésuites fut d'établir ici et là un certain nombre de résidences servant de bases à leurs évangéliques expéditions. En 1635, l'on en comptait déjà six, deux à Québec, une aux Trois-Rivières, une aux Hurons, une au Cap-Breton et la dernière à Miscou, à l'entrée de la baie des Chaleurs. Et à partir de ce moment, les oeuvres de toutes sortes ne cessent de se multiplier d'une façon étonnante. C'est d'abord à Québec l'ouverture d'un collège, le premier de l'Amérique du Nord, auquel on adjoint un séminaire indigène pour y rassembler les petits Sauvages et les élever en la foi chrétienne; c'est ensuite la fondation à Sillery d'une première mission sédentaire ayant pour objet de réunir les Sauvages convertis et d'assurer autant que possible leur fidélité à la grâce en les tenant toujours sous la conduite et protection immédiate des missionnaires; c'est enfin, avec le concours des Augustines et des Ursulines de Dieppe, de saintes religieuses auxquelles les Jésuites n'eurent pas

de peine à faire partager leur zèle apostolique, l'établissement presque simultané de deux institutions précieuses entre toutes et qui manquaient encore à la colonie naissante: un Hôtel-Dieu pour le soin des malades et une maison d'éducation pour les filles.

Mais, à travers ces travaux nécessaires, les Jésuites n'oublièrent jamais que leur premier devoir était d'offrir l'Évangile en allant toujours plus avant à la rencontre des peuples perdus. C'est ainsi qu'on les voit chaque année assumer des charges nouvelles à mesure que le besoin le réclame et que leurs forces augmentent. En 1641 ils reprennent, sous le nom de Sainte-Croix, la mission des Montagnais commencée du temps des Récollets et s'apprêtent à y construire quelques années plus tard cette vénérable petite église de Tadoussac qui, après trois siècles bientôt, subsiste encore comme le plus ancien témoin de l'effort missionnaire dans toute l'Amérique du Nord. En 1642, lorsque sont jetés les premiers fondements de Ville-Marie, ce sont encore les Jésuites qui, en attendant la venue des prêtres de Saint-Sulpice, acceptent de pourvoir aux besoins spirituels de cette nouvelle colonie si riche en promesses, et c'est le supérieur de la mission de Québec, le Père Vimont, qui vient lui-même implanter dans son sol, après l'avoir béni d'un geste prophétique, le grain de sénevé qui devait devenir un grand arbre.

En 1646, c'est la mission des Abénakis qui s'ouvre dans la vallée du Kennebec, par les soins du Père Druillettes.

En 1646 encore, c'est l'établissement de la mission iroquoise au pays des Agniers, celle-là même qui devait être si justement appelée la mission des martyrs, car elle n'a malheureusement pas connu d'autres fruits. Dans toute l'histoire de nos missions, rien ne montre mieux peut-être que cette téméraire entreprise l'extraordinaire insouciance de la mort et l'incomparable vertu de sacrifice qui ont toujours caractérisé les vrais apôtres de l'Évangile. Depuis leurs débuts, les Jésuites avaient toujours accordé une attention plus particulière aux missions huronnes parce que les fruits en étaient plus consolants et que la parole de Dieu y recevait un plus favorable

accueil, mais ils ne se sentaient pas le droit de se désintéresser du sort des autres peuplades, quelques réfractaires qu'elles fussent à l'appel de la grâce. De cruelles expériences leur avaient appris que les Iroquois alliaient à la plus rare perfidie, la cruauté la plus barbare, et ils ne se dissimulaient pas que s'ils obtenaient un jour leur conversion, ils la devraient payer chèrement, peut-être même au prix de leur vie. Mais une pareille perspective n'est pas pour effrayer des missionnaires qu'enflamme la charité du Christ et qui ont déjà tout sacrifié pour se vouer au salut des âmes, biens terrestres, famille et patrie. Dieu le veut et l'entreprise audacieuse sera quand même tentée. Le Père Jogues est d'abord chargé d'aller préparer les voies. Il connaît le peuple cruel auquel on l'envoie pour en avoir été horriblement torturé pendant des jours et des mois, quatre ans auparavant, et il l'a même vu abattre d'un coup de hache à ses pieds son compagnon de labeurs, le saint frère René Goupil, au moment où il traçait avec le doigt sur le front d'un enfant le signe rédempteur. Aussi n'a-t-il pas de peine à démêler que les Iroquois n'ont pas changé, malgré les promesses hypocrites dont ils l'accablent, et simplement, par pure conscience d'ambassadeur honnête et véridique, il le déclare à son retour. « Nous ouvrirons la mission quand même, lui dit son supérieur, et, devant Dieu, vous en êtes vous-même chargé. » Le Père Jogues n'hésite pas un instant; il sait qu'il va au-devant de la mort, mais il y a déjà longtemps que son sacrifice est fait. « J'irai et ne reviendrai pas, *Ibo et non redibo* », écrit-il à un ami de France, la veille de son départ. Il est vraiment difficile de rencontrer dans l'histoire une parole d'une simplicité plus émouvante et d'un héroïsme plus pur. Regulus retournant à Carthage s'offrir au supplice en obéissance à la foi jurée ne fut certes pas aussi grand que cet humble prêtre retournant dans l'enfer de tortures où il a déjà été plongé, y retournant volontairement et par pure obéissance à son serment d'apôtre. On sait trop hélas! comment la tranquille et paisible attente du Père Jogues ne fut pas trompée. A peine était-il arrivé au terme de son voyage qu'il était affreusement

massacré par les Agniers, partageant la palme glorieuse du martyr avec le donné Jean de Lalande et quatre-vingts Sauvages chrétiens. C'est ainsi que cette malheureuse mission iroquoise, qui avait été, avant même que de naître, « empourprée du sang d'une première victime », René Goupil, se trouva noyée, dès son aurore, dans le sang de plusieurs autres martyrs.

Ce n'était d'ailleurs que le commencement des épreuves qui devaient si solidement tremper la nouvelle Eglise du Canada. Un coup plus cruel encore allait lui être porté en 1648 et 1649, alors que les mêmes Iroquois, dans une série d'attaques successives contre la paisible mission huronne, mettaient féroceement à mort, et dans une détestation évidente de la foi chrétienne, cinq autres missionnaires, les Pères Jean de Brébeuf, Gabriel Lallemant, Antoine Daniel, Charles Garnier et Noël Chabanel.

Ce dramatique événement est assurément d'une importance souveraine dans l'histoire de nos missions et cependant, dans l'esquisse nécessairement rapide que j'en fais, je ne peux que le marquer à sa place et le souligner pour ainsi dire en passant. L'on ne s'étonnera pas, je l'espère, que je n'y insiste pas plus longuement. C'est que je sais que les détails émouvants en sont encore présents à toutes les mémoires. Sa Sainteté Pie XI les a d'ailleurs rappelés avec infiniment plus d'éloquence que je ne pourrais le faire, dans son admirable lettre apostolique *Pretioso purpurata*, du 21 juin 1925, alors que, répondant enfin au plus ardent désir de l'Eglise canadienne, il élevait déjà sur les autels, en attendant leur canonisation finale, ces huit vaillants athlètes du Christ, comme il les appelait lui-même, les cinq glorieux martyrs de la mission huronne, et les trois non moins glorieux martyrs de la mission iroquoise.

Après même l'anéantissement de la mission huronne dont les restes furent pieusement recueillis à Sillery, près de Québec, les Jésuites n'en continuèrent pas moins leur oeuvre. Mais, momentanément arrêtés d'un côté par l'explosion irrésistible de la férocité iroquoise, ils durent nécessairement chercher un débouché nouveau à leur activité

missionnaire. Ce n'était d'ailleurs pas la moisson qui manquait. Il y avait au sud des Grands Lacs tout un immense territoire dont on ne pouvait même pas soupçonner les limites et où erraient encore des milliers et des milliers d'autres Sauvages qui avaient les mêmes titres à être enfin sauvés de l'erreur où depuis tant de siècles ils crou-pissaient. C'est à l'ouvrir à la civilisation et à la foi que devaient s'employer désormais les Jésuites, sans toutefois rien négliger des oeuvres qu'ils avaient déjà commencées. Le temps approchait d'ailleurs où ils allaient être libérés du soin de la région de Montréal par l'arrivée des Sulpiciens en 1657, et même de la desserte obligée des colons de plus en plus nombreux du district de Québec, par la formation subséquente d'un clergé paroissial. Même au point de vue missionnaire, de nouveaux concours allaient leur être apportés qui étaient nécessités par les besoins de la colonie grandissante. A partir de 1657, ce sont les Sulpiciens qui successivement établissent la mission de la Montagne, près de Ville-Marie, fondent sur le lac Ontario celle de Kenté et, dépassant dans leur zèle le programme de leur propre institution, vont même jusqu'à en fonder une troisième en Acadie. En 1670, ce sont les Récollets qui ont été enfin ramenés par M. de Frontenac sur le théâtre de leurs anciens travaux et qui, avec le même courage souriant qu'autrefois, reprennent sur toutes les routes du Nouveau-Monde ce ministère errant mais fructueux auquel il semble que la Providence les a particulièrement appropriés. Un peu plus tard encore, ce sera le Séminaire des Missions Etrangères qui, ajoutant généreusement à son oeuvre de Québec, enverra en Acadie de vaillants missionnaires qui y travailleront de concert avec Sulpiciens et Spiritains, et qui s'étendra même jusqu'au fond des Illinois pour y établir chez les Tamarois une mission particulièrement onéreuse.

A partir de cette époque donc, les Jésuites se trouvèrent plus libres d'étendre le royaume de l'Evangile au-delà des limites jusqu'à observées, et on sait qu'ils ne s'en firent pas faute. En compagnie de nos plus hardis explorateurs et les guidant quelquefois eux-mêmes,

ils se sont lancés dans le mystérieux de l'inconnu, et en même temps que par la découverte de pays nouveaux, ils contribuaient à l'extension de la France nouvelle et se montraient bons serviteurs de leur pays, ils se montraient encore meilleurs serviteurs de Dieu, en apportant la consolation de la religion à des milliers d'âmes nouvelles sur tous les points du continent. C'est le cas de dire, en donnant une légère variante à une parole célèbre, que les Jésuites ont alors été comme une épée dont la poignée était à Québec et la pointe partout. On les rencontre à la fois chez toutes les nations d'Amérique, chez les Sioux, chez les Miamis, chez les Illinois, et jusque chez les Chicachas et les Natchez. Ils ont étendu le domaine des missionnaires de la Nouvelle-France depuis la baie d'Hudson jusqu'aux abords du golfe du Mexique, et ce n'est pas sans raison que Chateaubriand a pu dire dans son *Génie du Christianisme* que « les missions de la Lousiane se confondent avec les terribles missions du Canada où l'intrépidité des apôtres de Jésus-Christ a paru dans toute sa gloire. » A partir du commencement du XVIII^e siècle jusqu'à la fin du régime français, ils ont même été à peu près les seuls à porter le poids de nos missions lointaines, en dehors de l'Acadie, les Récollets ayant déjà commencé à se renfermer presque exclusivement dans le service des troupes et dans le ministère paroissial avancé. C'est à eux que revient l'honneur d'avoir couché les derniers sur les positions conquises par l'Eglise lorsque le malheur des temps voulut encore une fois qu'elles lui fussent momentanément ravies.

Telle fut donc cette première période de l'histoire de nos missions que j'ai tenté d'esquisser aussi sommairement que possible. Il ne nous reste qu'à nous demander quels pouvaient être les hommes qui ont été capables d'accomplir une oeuvre si vaste et si haute.

Voltaire s'est plu à écrire un jour que les Jésuites, gardant en Europe leurs meilleurs talents pour le besoin de leurs luttes continuelles, n'avaient jamais envoyé au Canada que les rebuts de leur ordre, et il n'y a nul doute que dans sa pensée, il étendait ce

sarcasme à tous nos missionnaires. Jamais injure ne fut plus imméritée. Sans doute, le Christ lui-même, en choisissant pour ses apôtres des pêcheurs ignorants et sans gloire, a voulu prouver qu'il ne comptait pas sur les forces humaines pour la conquête du monde, et il n'était pas nécessairement besoin d'une brillante intelligence ou d'extraordinaires lumières pour travailler à la conversion dans le Nouveau-Monde des simples enfants de la forêt; une force de résistance physique suffisante et un grand courage ayant sa source dans la vertu étaient seuls nécessaires. Il se trouve cependant que nos missions du Canada ont été autant privilégiées par la valeur intellectuelle de leurs ouvriers que par leur sainteté morale. Si l'on a voulu parler des Jésuites eux-mêmes, ce n'étaient certes pas des rebuts de leur ordre qu'un Père Le Jeune dont les admirables *Relations* établissent si hautement le talent d'écrivain, qu'un Père Ragueneau qui, avant d'enseigner le catéchisme aux Hurons, avait, au collège de Bourges, enseigné les humanités au futur grand Condé, qu'un Père Charles Lalemant qui, issu d'une des plus notables familles parisiennes, avait été précédemment principal du collège de Clermont. Mais de donner seulement la liste des Jésuites du Canada qui se sont acquis un juste titre à notre reconnaissance, non seulement par leur labeur apostolique, mais par leurs travaux intellectuels de toutes sortes, ce serait presque refaire le catalogue de nos missions. Qu'on me permette de signaler seulement le Père Lemercier, le Père Chaumonot, le Père Bressany, le Père Dablon, le Père de Charlevoix, le Père Lafitau, le Père de Bonnecamps et, parmi les plus grands, le glorieux Père Marquette. Il y a eu d'ailleurs peu de Jésuites qui soient sortis du bas peuple; nos huit saints martyrs canadiens appartenaient à des familles notables et avaient reçu une éducation soignée. L'un d'eux même, le Père de Brébeuf, était apparenté à la meilleure noblesse normande.

Et il en a été de même des premiers Récollets qui ont fondé la mission canadienne. C'est un fait connu que le Père Le Caron, par exemple, avait eu l'honneur, étant encore dans le monde, d'en-

seigner les premiers rudiments de la foi au jeune roi Louis XIII et jouissait à la Cour d'un grand crédit. Ses compagnons, les Pères Jamay et Le Baillif, n'étaient pas moins distingués; et, quant au Père La Roche d'Aillon, c'est assez dire qu'il était de la plus haute naissance, appartenant à la noble maison des comtes de Lude.

Il n'est pour ainsi dire pas un seul de nos missionnaires qui ait été déterminé à s'enfoncer dans les forêts du Nouveau-Monde par un autre motif que le pur amour de Dieu. Et c'est cet amour de Dieu qui en a fait les héros que l'on sait. Héros, ils le furent en effet et sous de multiples rapports. Déjà il leur avait fallu un courage presque surhumain pour quitter patrie et famille et aller s'ensevelir dans l'obscurité la plus profonde au milieu de terres inconnues et lointaines. Mais lorsqu'on songe à la dureté de la vie qu'ils venaient ainsi embrasser, aux souffrances qu'ils devaient endurer, et surtout à la mort affreuse dont ils étaient constamment menacés, notre étonnement grandit encore. En jetant la bave de sa haine sur nos missionnaires comme il l'a fait, Voltaire a montré une fois de plus qu'il était au-dessous du respect qu'inspirent les fortes âmes à tout coeur bien né. Il ne pouvait pas ne pas connaître, en effet, par les *Relations*, les actes de fortitude véritablement inouis qu'ont accomplis ceux-là même qu'il prétendait rabaisser. Que sont les plus grands héros de Plutarque et les stoïciens antiques, à côté d'un Jean de Brébeuf qui est capable d'endurer pendant plusieurs heures et sans jamais pousser un seul cri, les tourments les plus affreux que l'imagination puisse rêver; à côté d'un Isaac Jogues qui s'en va sans faiblir au-devant du supplice après avoir déjà subi ce qui était littéralement un premier martyre, au témoignage même du Souverain Pontife, à qui il demandait l'autorisation de célébrer avec ses doigts horriblement mutilés: *Indignum esset Xti martyrem non bibere sanguinem Xti*; à côté enfin d'un Bressany qui, après avoir été lui aussi atrocement torturé, n'en continuait pas moins ses prédications au milieu des Hurons et leur arrachait cette exclamation: « Montrez-nous vos plaies, elles nous parleront plus haut que votre

bouche, » un mot de simples qui s'apparente de près à celui du grand Pascal: « Je crois volontiers des témoins qui se font égorger. »

Et que dire des souffrances obscurément endurées tous les jours, dans les profondeurs des bois, par la faim, le froid ou la neige, ce que l'on a justement appelé le martyre non sanglant, *martyrium sine sanguine*.

Si la grandeur de ces hommes a échappé à Voltaire, elle n'a pas échappé du moins à un grand historien qui était en même temps protestant. Je veux parler de George Bancroft. Voici l'éloquent tribut qu'il rend à nos missionnaires canadiens dans son histoire: « Les différentes traditions portent témoignage de leur mérite. Ils avaient les défauts de la superstition monastique, mais ils souffraient toutes les horreurs de la vie canadienne au milieu des déserts avec un coeur passif vraiment invincible et une tranquillité intérieure inaltérable. Privés de toutes les douceurs de la vie, loin de ce brillant théâtre où l'on peut se faire un nom, ils étaient morts au monde, et possédaient leur âme dans une paix parfaite. L'histoire de leurs travaux se rattache à l'origine de toutes les villes dont il est parlé dans les annales de l'Amérique française. On ne doublait pas un cap, on ne traversait pas une rivière sans qu'un Jésuite en montrât le chemin. »

J'aurais voulu citer encore, à l'adresse de nos héros, deux pages non moins éloquentes de Francis Parkman et de Washington Irving, mais l'espace manque.

Il convient cependant d'observer que ces témoignages qui sont accordés avec tant de raison aux Pères Jésuites parce qu'ils ont pris une place prépondérante dans nos annales religieuses, ne conviennent pas moins à tous nos missionnaires, au Récollet Viel par exemple qui, trahitusement jeté dans les flots par un Sauvage renégat, en 1625, a été le premier à donner sa vie pour les missions canadiennes; aux Sulpiciens Vignal et Lemaistre qui, en 1660 et 1661, ont eux aussi péri de mort violente aux mains des Sauvages dans l'exercice de leurs périlleux ministère; au Sulpicien Dollier de Casson qui

a lui aussi montré aux explorateurs le chemin des rivières et des lacs, et à cent autres encore.

D'à peu près tous les missionnaires de la Nouvelle-France, on peut dire qu'ils ont été grands, et nous avons le droit d'en être fiers, non seulement à titre de catholiques, mais à titre de Canadiens. Ils sont bien nôtres en effet, puisque c'est sur notre sol qu'ils ont peiné, souffert et qu'ils ont même versé leur sang, et jamais l'on ne séparera de la belle appellation de Martyrs canadiens les huit héros de nos missions que l'Eglise vient de placer au rang des saints, « quoique tous nés en France ».

*

* *

Il nous faut maintenant nous retourner vers la face moderne de l'histoire de nos missions à laquelle un jugement trop proche ne reconnaît peut-être pas encore l'éclat de l'ancienne, mais qui n'en est pas moins admirable pour qui s'arrête à l'étudier.

J'ai déjà rappelé qu'avec la conquête du pays par la puissance britannique en 1760, les missions du Canada furent presque subitement arrêtées. Ce fut en effet pendant assez longtemps pour notre Eglise un véritable temps d'épreuve.

Les Jésuites dont le rôle avait été jusque-là si considérable furent les premiers à perdre leur utilité. Tandis que leur ordre était supprimé, par le geste du Pape lui-même dans le reste du monde, il continuait à subsister en Canada, mais sous la tutelle d'un gouvernement hostile qui lui défendait expressément de se recruter et qui consentait seulement à retarder son extinction finale jusqu'au décès du dernier de ses membres, arrivé, comme on le sait, en 1800. Aux quelques-uns qui restaient encore après la cession, il eût été difficile de continuer l'oeuvre aussi vaste que pénible de leurs prédécesseurs, car ou ils étaient vieux et usés, aux portes de la mort, ou l'obligation leur incombait de garder les postes essentiels de leur

compagnie à Montréal et à Québec. Il n'y eut que l'admirable Père Labrosse qui, jusqu'à sa mort arrivée en 1782, et que la dévotion populaire a entourée d'une si touchante légende, sans se soucier des bouleversements qui s'étaient opérés autour de lui, continua dans sa solitude de Tadoussac à se dépenser pour ses chers Montagnais.

On en doit dire autant des Récollets que le nouveau gouvernement avait également condamnés à s'éteindre. Mais même avant que l'évêque de Québec dût mettre fin à leur triste et lente décomposition en les supprimant vers 1798, il y avait déjà assez longtemps qu'ils réservaient tout ce qui leur restait de force et de vitalité au ministère paroissial.

Quant aux Sulpiciens, en butte plus encore que tous les autres aux tracasseries d'une autorité soupçonneuse, parce que Français de nation, il ne leur était pas permis davantage de combler les vides que la mort faisait dans leurs rangs, si bien qu'au bout de quelques années ils étaient réduits à une poignée et devaient se multiplier pour remplir leurs obligations les plus pressantes, la desserte de Montréal et aussi leur mission d'Oka qu'ils ne se résolurent jamais à abandonner.

Le clergé séculier lui-même n'était guère plus prospère. Déjà privé au lendemain de la conquête de quelques-uns de ses membres qui repassaient en France, il était resté plus de sept ans sans pouvoir se recruter, par suite de l'obstination du gouvernement à refuser la nomination d'un évêque à Québec. Même après que cet obstacle fût enfin levé, le recrutement à l'aide de la seule population indigène fut laborieux et lent et ce fut longtemps un sérieux problème pour les évêques de Québec de pourvoir aux premières nécessités du ministère paroissial. Cette pénible situation devait durer jusque dans les premières années du XIXe siècle. C'est à peine si elle fut un instant allégée après 1794 par l'arrivée de quelques prêtres français que la Révolution française avait forcés à s'expatrier et qui n'obtinrent qu'avec peine l'autorisation officielle d'entrer au pays. Afin de ne pas priver tout à fait des secours de la religion

des régions entières qui avaient déjà été évangélisées, les évêques réussissaient encore, par des prodiges de calculs, à munir de prêtres quelques postes lointains parmi les plus importants, comme aux Illinois et en Nouvelle-Ecosse, mais ce n'était toujours là qu'une forme de ministère des paroisses. Aux missions mêmes, aux missions conquérantes, il était impossible de songer, faute d'ouvriers.

Il faut attendre jusque vers 1816 pour assister enfin à la résurrection tant désirée de l'apostolat canadien; et c'est à Mgr Joseph-Octave Plessis que revient l'honneur d'en avoir été l'artisan. Il y avait longtemps que le cœur de ce grand prélat saignait en pensant à toute cette partie de son troupeau qui ne connaissait pas encore l'Evangile ou dont la foi vacillante avait dû être étouffée après soixante ans d'abandon. En 1816, alors que d'autres plus humainement prudents eussent pu penser que le temps n'en était pas encore venu, il résolut de renouer à tout prix la chaîne interrompue. Lord Selkirk qui, bien que protestant, se faisait une haute idée de l'influence civilisatrice de la religion catholique, venait précisément de lui demander des missionnaires pour la région de la rivière Rouge qu'il était en train de coloniser. L'occasion était favorable et Mgr Plessis se serait reproché de l'avoir laissée passer. Par prudence, cependant, il commença par envoyer l'un de ses prêtres, M. Antoine Tabeau, prendre connaissance du pays. Nous ne savons quel rapport il reçut de son délégué. Il est assez probable qu'il tendait à faire ajourner l'entreprise jusqu'à ce que la rivalité se fût assoupie entre le clan Selkirk et le clan Nord-Ouest. C'est du moins ce qui paraît ressortir d'une lettre que Mgr Plessis, jugeant sans doute qu'il a assez temporisé, écrit à M. Tabeau, le 8 mars 1818. « Les colons de la rivière Rouge, dit-il, demandent une mission à poste fixe. Il est inutile d'attendre que les deux compagnies rivales aient fait la paix pour envoyer des prêtres dans cette région. » Et après avoir dit qu'il a l'intention d'y établir deux missions, l'une dans le territoire qui s'étend du saut Sainte-Marie et l'autre à la rivière Rouge même, il offre la première à M. Tabeau. Pour la seconde, qui est beaucoup

plus éloignée et dont on ne reviendra que rarement, il espère qu'il trouvera dans son diocèse des prêtres assez généreux pour aller s'y dépenser au service de Dieu. M. Tabeau accepta le premier poste qui n'était d'ailleurs que temporaire, mais, quant au missionnaire de la rivière Rouge, Mgr Plessis l'avait à cette époque déjà trouvé, quoiqu'il ne le dit pas. C'était l'abbé Joseph-Norbert Provencher, un digne prêtre dont le grand cœur répondait à la forte musculature et qui, sur l'appel de son évêque, n'hésita pas à abandonner pour la vie des bois la paisible cure de Kamouraska qui lui avait été tout récemment accordée. Ayant pour compagnon un autre prêtre de grand dévouement, M. Sévère Dumoulin, M. Provencher s'embarquait à Lachine, le 19 mai 1818, et il atteignait le terme de son voyage en juillet suivant, après une course en canot assez mouvementée de près de deux mois. Les deux missionnaires s'installèrent l'un à La Fourche, aujourd'hui Saint-Boniface, et l'autre à Pembina. Tel fut l'humble point de départ de cette mission du Nord-Ouest que le temps a si étonnamment transformée et qui comprend aujourd'hui huit évêchés et quatre vicariats apostoliques, avec toute une armée de missionnaires et de prêtres.

En arrivant à la rivière Rouge, nos deux missionnaires se trouvèrent en présence de peuplades métisses qui avaient été totalement privées de secours religieux; le besoin s'imposait presque de les convertir à la façon des Sauvages. C'est ce que l'on s'appliqua à faire, avec des résultats assez consolants et peu à peu se forma une petite chrétienté qui promettait de devenir un jour importante en s'incorporant les nations infidèles avoisinantes. La mission fut même jugée satisfaisante et si nécessaire qu'à la demande de Mgr Plessis, M. Joseph-Norbert Provencher était sacré évêque pour toute cette vaste région, le 12 mai 1822, sous le titre de Juliopolis. En 1836, dix-huit ans après son arrivée, le premier évêque du Nord-Ouest n'avait encore avec lui que trois prêtres pour se partager un territoire immense, mais le temps n'était plus très loin où il allait voir récompensée sa patience évangélique par l'arrivée de plus efficaces secours.

A cette même époque de 1836, il était enfin permis à Mgr Lartigue de faire entrer le diocèse de Montréal à son tour dans la liste missionnaire. Il y avait longtemps qu'il avait à coeur de faire connaître Jésus-Christ aux tribus infidèles qui habitaient la partie supérieure du district de Montréal, vers le nord-ouest, c'est-à-dire la région du Témiscamingue. Après plusieurs tentatives infructueuses, il s'adressa avec plus de succès à M. de Bellefeuille, un Sulpicien attaché à la mission du lac des Deux-Montagnes et qui avait l'avantage de parler la langue algonquine. M. de Bellefeuille fit dans la région un premier voyage d'environ deux mois en 1836, afin d'y jeter une première semence. Il y retourna en 1837 et en 1838, et comme il commençait à recueillir les premiers fruits de son apostolat, il mourait le 25 octobre de cette dernière année, un mois après son retour de sa troisième expédition, à la suite des fatigues qu'il y avait endurées. Il est donc permis de considérer ce prêtre dévoué comme le premier Canadien qui, après le réveil des missions au XIXe siècle, ait couronné par le sacrifice de sa vie son zèle apostolique. La mission du Témiscamingue fut encore desservie l'année suivante, en 1839, par M. Poiré, le futur curé de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, et, plus tard encore, par M. Hippolyte Moreau. On sait comment, après des vicissitudes diverses, elle a fini par devenir le diocèse aujourd'hui florissant d'Haileybury.

Mais la plus audacieuse des entreprises missionnaires canadiennes que nous ayons encore eu à enregistrer jusqu'ici est peut-être celle de la Colombie, en 1838. Il s'agissait d'aller à 4,000 milles, sur la côte même de l'océan Pacifique, évangéliser des tribus à qui la foi n'avait jamais encore été prêchée, près de 350 ans après la découverte de l'Amérique. Mais la sollicitude des évêques catholiques envers leur troupeau ne connaît pas la distance et, malgré sa difficulté en apparence insurmontable, le projet s'exécuta. Les deux missionnaires qui avaient courageusement accepté des mains de Mgr de Québec cette difficile mission, étaient deux prêtres canadiens, l'abbé François-Norbert Blanchet et l'abbé Modeste Demers, destinés

à devenir respectivement dans le pays même auquel ils étaient destinés, le premier, évêque d'Orégon-City et, le second, évêque de Victoria. M. Blanchet entreprit de faire le trajet à travers toute la largeur du Canada, dans un pays qui ne possédait pas encore de chemin de fer et où l'on ne pouvait voyager qu'en canot, par lacs et rivières, ou qu'à cheval, par monts et par vaux. Parti seul de Montréal, le 3 mai 1838, il parcourut en 33 jours les 700 lieues qui séparent Montréal de la rivière Rouge et, après y avoir rencontré son compagnon, M. Demers qui l'attendait à ce dernier endroit, il poursuivit sa route, d'étapes en étapes, à travers l'immensité. Le 10 octobre, les hardis voyageurs n'étaient encore qu'au pied des Montagnes-Rocheuses, à 700 lieues de la rivière Rouge et à 1,400 de Montréal. Enfin, le 24 novembre, après sept mois et vingt-un jours de marche, ils atteignaient le fort Vancouver.

Sans même prendre le temps de se reposer, ils se mirent immédiatement à l'oeuvre. Comme toujours, les commencements furent pénibles et lents. En 1842, il n'y avait encore que quatre prêtres pour les milliers de Sauvages qui habitaient cette vaste étendue, et MM. Antoine Langlois et Jean-Baptiste Bolduc, qui étaient venus prêter renfort à MM. Blanchet et Demers, avaient dû pour les rejoindre accomplir un voyage de près de 7,000 lieues autour du cap Horn. Partis de Boston le 12 septembre 1841, ils n'étaient arrivés que le 15 septembre de l'année suivante au fort Vancouver. Mais, malgré la distance et les difficultés de toutes sortes, la mission n'en prospéra pas moins sous le souffle de Dieu. En 1843, quelques Jésuites y venaient apporter leur précieux concours sous la direction du fameux Père Smet. En 1845, M. François-Norbert Blanchet était nommé évêque d'Orégon-City, et il est intéressant de noter à cette occasion que, pour venir se faire sacrer, il dut passer par Honolulu, doubler le cap Horn, se rendre à Liverpool, en Angleterre, et de là s'embarquer pour Boston en destination de Montréal. C'est là ce qu'on peut appeler, mais sans honte, un chemin détourné.

Que les travaux des premiers missionnaires de la Colombie aient

été rapidement bénis, rien ne le prouve mieux que ce fait que dix ans à peine après leur arrivée, il y avait déjà trois évêques sur la côte du Pacifique, et trois évêques canadiens, Mgr François-Norbert Blanchet, évêque d'Orégon-City, Mgr Augustin-Magloire Blanchet, son frère, évêque de Nesqually, et Mgr Modeste Demers, évêque de Victoria. D'autres ont récolté depuis où les nôtres ont semé, mais, au fond, il n'y a qu'une chose qui importe à l'apostolat missionnaire, et c'est que les granges de Dieu se remplissent.

Il importe de remarquer que, jusqu'après 1840, l'effort des missionnaires dans notre pays tout entier a été uniquement canadien. A la rivière Rouge, au Témiscamingue, au Labrador, au Saint-Maurice, et en Colombie, partout ce sont nos infatigables prêtres canadiens qui, sans le secours d'aucune congrégation organisée, ont ouvert les premiers sentiers de l'Evangile. Ouvriers de la première heure, ils ont supporté la tâche particulièrement ardue du défrichement d'une terre embroussaillée et inculte. Lorsqu'on considère leur petit nombre, et la pénurie extrême de leurs ressources, l'on est vraiment étonné de ce qu'ils ont pu accomplir. Cependant, quelque prodigieux que fût leur zèle, la moisson qui s'étendait devant eux était vraiment trop grande, et vers 1840, on ne crut pouvoir plus se dispenser d'en appeler au secours extérieur. Le grand évêque de Montréal, Mgr Bourget, un de ceux qui ont eu le plus à coeur le succès des missions, s'y employa le premier. Il s'adressa naturellement à la France qui était déjà alors comme elle l'est encore aujourd'hui, une inépuisable réserve d'apôtres. Sa voix fut aussitôt entendue de Mgr de Mazenod qui venait de fonder la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée et qui dépêcha sans hésiter vers le Canada quelques-uns des membres de sa nouvelle et vaillante milice. L'année suivante, en 1842, et toujours à l'appel de Mgr Bourget, les Jésuites rentraient en Canada et reprenaient leur oeuvre interrompue depuis trois-quarts de siècle.

Avec cet appoint précieux, nos missions devaient entrer dans une ère nouvelle de développement.

Les Jésuites, ainsi qu'il convenait, choisirent d'abord, comme

champ d'apostolat, le bord des Grands Lacs, la terre même qui, deux siècles auparavant, avait été arrosée du sang de leurs glorieux martyrs, les Brébeuf, les Lalemant et les Garnier, et, encore aujourd'hui, quoique l'activité principale de leur Compagnie ait pris une direction différente, ils ont encore pour domaine le Nord-Ontario où ils poursuivent avec une efficacité merveilleuse la belle oeuvre de la préparation des paroisses.

Mais c'est surtout à la vaillante Congrégation des Oblats qu'est dû le prodigieux développement de nos missions canadiennes depuis bientôt un siècle. A peine arrivés au pays, les Oblats se montrèrent prêts à accepter toutes les tâches les plus rudes. Successivement, ils recueillent les missions du Labrador, du Saguenay, du Témiscamingue et du Haut-Saint-Maurice qu'avait déjà fondées l'initiative canadienne, et ils en établissent de nouvelles au lac Saint-Jean et au Mistassini. En quelques années, ils pénètrent jusqu'à la baie d'Hudson et apportent la lumière de l'Évangile aux nations païennes éparées sur les deux versants des Laurentides.

Mais l'Ouest canadien, au-delà des Grands Lacs, tel était surtout le champ qu'ils étaient appelés à féconder. On sait comment ils l'ont parcouru en tous sens, depuis la rivière Rouge jusqu'aux rives polaires, depuis le lac Supérieur jusqu'aux Montagnes-Rocheuses, comment ils y ont fondé d'innombrables missions au prix des plus rudes fatigues, comment enfin ils achèvent d'en faire une des plus belles provinces de l'Église catholique. En 1844, Mgr Provencher n'avait encore avec lui que deux ou trois prêtres, dont le dévouement, si admirable qu'il fût, ne pouvait assurément pas suffire aux besoins. De quelle joie profonde son coeur d'apôtre ne dût-il pas être réjoui lorsqu'en cette même année, il accueillait aux portes de Saint-Boniface le premier missionnaire Oblat, le Père Aubert, qu'accompagnait Antonin Taché, un jeune sous-diacre canadien, réservé lui-même au plus brillant avenir. Le secours paraissait mince au premier abord, mais l'évêque de Juliopolis savait qu'il n'était que l'avant-coureur d'une force inépuisable et toujours renouvelée. Les

Oblats, en effet, s'associant d'une part un nombre toujours de plus en plus grand de jeunes prêtres canadiens que dévorait le zèle des missions, et, d'autre part, obtenant de France de nouvelles recrues à mesure qu'il fallait aller plus avant, ne furent pas longs à étendre le champ de leurs travaux. Mais peut-être est-ce à Mgr Taché plus qu'à tout autre encore que restera dû l'avancement prodigieux de la religion dans l'Ouest canadien. Ce grand évêque, que je ne crains pas d'appeler l'un des plus grands missionnaires de tous les temps, a été pendant plus de cinquante ans l'animateur principal des travaux apostoliques à travers nos immenses prairies. Dès l'âge de vingt-sept ans, son rare mérite l'avait déjà fait élever à l'épiscopat comme coadjuteur de Mgr Provencher. Et il n'avait encore que trente ans lorsqu'en 1853 il prenait effectivement possession du siège de Saint-Boniface. Payant toujours de sa personne, et sans compter, il n'a jamais cessé de prendre sa part des travaux les plus rudes et l'on sait avec quelles entrailles de père il chérissait ses peuplades indiennes. Chargé seul pendant assez longtemps d'un diocèse vaste comme un monde, il y distribua si bien ses ouvriers, il les anima d'une telle ardeur qu'il n'y eut bientôt pour ainsi dire plus de coin où la foi n'eût pas au moins un moment pénétré. Avant qu'il ne reçut lui-même la récompense éternelle de ses labeurs, en 1894, il avait eu la consolation de voir créer autour de lui deux diocèses et un vicariat apostolique où d'autres grands évêques voyageurs, Mgr Grandin, Mgr Faraud, Mgr Clut et Mgr Grouard, rivalisaient avec lui de zèle apostolique. On peut dire que, grâce à ces admirables athlètes de la foi, l'étendard du Christ a été maintenant porté aux extrémités de la terre. L'oeuvre est loin d'être terminée sans doute, mais partout, chez les Pieds-Noirs, chez les Esclaves, chez les Cris, chez les Loucheux, et jusque chez les Denés et les Esquimaux, il y a des missionnaires qui achèvent de conquérir au Christ les âmes qu'il a rachetées.

Mais qui dira ce que ces prodigieux résultats ont coûté de labeurs et de souffrances à ceux qui les ont si patiemment préparés?

Au milieu de notre vie douillette et tranquille, que nous sommes loin de soupçonner ce qu'il a fallu de courage héroïque, d'endurance incroyable et d'inébranlable fermeté pour mener à bien une semblable entreprise! Sans doute, au XIX^e siècle, il n'y a pas eu pour nos missionnaires, comme au temps des Brébeuf et des Jogues, l'occasion du martyre, c'est-à-dire du martyre sanglant, mais leur vie de tous les jours, au milieu des dangers et des privations de toutes sortes, y a certainement équivalu devant Dieu. C'étaient les souffrances atroces du froid dans les longues courses vers les régions polaires, c'était la faim qu'il fallait souvent endurer plusieurs jours de suite à des centaines de lieues de tout secours humain; c'étaient les affres de la solitude au milieu d'immenses déserts, c'était surtout l'horrible promiscuité avec la malpropreté sauvage, et le danger même de la mort n'était pas toujours absent au cours de tant d'expéditions périlleuses. Il n'y a pas si longtemps encore que deux Pères Oblats, les Pères Le Roux et Rouvière étaient horriblement massacrés par les Esquimaux à qui ils étaient venus apporter le rameau de la paix.

Les missionnaires eux-mêmes semblent trouver qu'ils ne paient pas trop cher, par ces souffrances et par ces privations, la joie de gagner des âmes à Jésus-Christ. Ce qui nous paraît extraordinaire leur paraît à eux tout simple. Je relisais ces jours derniers une lettre encore inédite que Mgr Taché écrivait à l'un de ses parents en 1850 et où, avec la traditionnelle gaieté de l'homme de Dieu, il plaisante de ses petites misères.

« Pour la première fois que je suis dans le pays, écrivait-il, je n'ai point eu de course considérable à faire cet hiver, si ce n'est un petit voyage de trois jours pour aller porter les secours de la religion à un moribond qui, si comme je l'espère, il est au ciel, se souviendra un peu de celui qui, pour lui en ouvrir les portes, a perdu la peau de son nez et aussi celle de ses joues. La demeure de ce malade est environ à une douzaine de lieues de la mission... »

Il est évident que pour Mgr Taché un voyage ne commençait à être considérable qu'à la concurrence de cinq ou six cents milles.

Mais si je veux faire comprendre la vie d'abnégation et de sacrifice qui a été celle de nos missionnaires dans l'Ouest canadien, je ne crois pas mieux faire que de m'en rapporter au témoignage de Mgr Grandin lui-même qui l'a vécue dans toute son intensité. Dans une réunion d'intimes où se trouvait l'évêque de Saint-Albert, en 1868, la conversation fut à un moment portée sur Benoît Labre, le saint mendiant. Après avoir longtemps écouté, Mgr Grandin se fit entendre et, demi-sérieux, demi-souriant, prononça les paroles suivantes que Louis Veuillot reproduisit le lendemain dans *l'Univers* sous le titre un peu cru de *l'Evêque pouilleux*:

« J'avoue que je vis habituellement dans la condition matérielle où voulut rester le bienheureux Labre et même dans une condition pire. Je le fais sans aucune sensualité, mais je le fais de bonne volonté, parce que je sais à quoi cela est bon.

« Mon diocèse, plus grand que la France, est situé dans les régions du pôle nord. Nous avons sept ou huit mois de neiges ou de glaces; un mois de boues et de marécages; la moitié du reste, des poussières. J'ai passé de nombreuses nuits dehors par 45 degrés de froid . . . J'ai voyagé des mois entiers dans les neiges, sur les lacs gelés, perdant ma route quand le terrible vent, fouettant la neige, nous enveloppe de ses âpres tourbillons.

« Je couche sur la terre nue, je ne mange pas de pain, je ne bois pas de vin, je me nourris de poisson séché ou gelé, ordinairement arrosé de neige fondue, peu limpide. En voyage, nous vivons d'une poussière de viande sèche, roulée dans le suif. Je n'ai pu m'y habituer encore après quinze ans. Tout cela, pour moi et les autres Européens, ce n'est rien encore.

« Il faut coucher de compagnie! Lorsqu'il s'agit de passer la nuit sur un lit de glace, sous un édifice de neige, les rudes vêtements de cuir, les peaux de bêtes n'entretiennent pas la chaleur nécessaire pour dormir. On se met en tas sous les couvertures. J'ai un Sauvage à ma droite, un Sauvage à ma gauche, et, parfois, il faut introduire aussi dans ce lit les chiens qui traînent les bagages.

« Or, rien n'égale la malpropreté des Sauvages. Elle n'est pas seulement hideuse et infecte, elle est parfois infâme. Les Européens leur ont communiqué des vermines qu'ignorait leur barbarie. Dans ces cas-là, je me contente de mes chiens. Mais si les Sauvages n'ont que des poux, je les reçois, et je prends leurs poux . . . et je ne saurais le déguiser, Messieurs; certainement je me plairais ici. Voilà un bon feu, nous quittons une bonne table, la soupe était excellente . . . Enfin, vous êtes chrétiens, mes amis, mes frères, et votre hospitalité m'est très douce . . . Toutefois, je voudrais être loin, je voudrais être là-bas, dans mon désert de glace, sous mes couvertures de neiges, à jeun depuis la veille, couché entre mes chiens et mes Sauvages pouilleux.

« C'est que je n'ignore pas que ma vie là-bas est bonne. Dans cette nuit, je porte la lumière; dans ces glaces, je porte l'amour; dans cette mort, je porte la vie. »

Le grand journaliste chrétien, Louis Veuillot, après avoir entendu ce discours, avait bien raison d'ajouter que l'Eglise catholique est toujours une grande faiseuse d'hommes. Et Sa Sainteté Pie IX avait encore plus raison de dire, vers la même époque au même Mgr Grandin: « Mon cher évêque, dans votre vie, toute de sacrifice, vous avez le mérite du martyr, sans en avoir la gloire! »

Quelle noble épopée en effet que celle des missions canadiennes! Nous ne la connaissons pas assez parce qu'elle se déroule dans le silence des plaines, à mille lieues de notre regard, ou si nous la soupçonnons un peu, elle a encore le défaut d'être de notre temps. Dans un siècle ou deux d'ici, lorsqu'on la redécouvrira à travers les pages des *Annales canadiennes de la propagation de la foi*, à travers les admirables livres de Mgr Grouard et du Père Duchaussois, qui sait si elle ne sera pas jugée aussi haute, aussi sublime que celle qu'ont bâtie de leurs sueurs et de leur sang les Brébeuf et les Jogues eux-mêmes!

*

*

*

J'ai essayé de dire quelle a été jusqu'ici l'histoire de nos missions à l'intérieur du Canada. Une autre page s'ouvre maintenant et qui appartient à d'autres: celle de nos missions à l'extérieur du Canada. Sans doute notre oeuvre intérieure est loin d'être complétée et il y aura encore des nôtres qui seront appelés à vivre au service de Dieu dans l'Athabaska et dans le Mackenzie la même vie de sacrifices et d'épreuves que je viens de décrire. Mais il n'en est pas moins vrai que, par l'avancement constant et véritable de la civilisation, par l'extinction progressive et fatale de la population sauvage, l'activité missionnaire au sein du Canada est destinée à décroître. Comment s'emploiera la réserve de ferveur apostolique accumulée chez nous par trois siècles de vivante foi chrétienne? La réponse est toute prête: A travers le reste du monde. Le temps d'ailleurs est venu où le Canada doit rendre à Dieu ce qui lui a été si généreusement donné. Il a déjà commencé, on le sait, et déjà les missionnaires et les religieuses de notre pays se répandent en Chine, en Afrique et aux Indes. Mais qui dira ce que l'on peut attendre encore d'un peuple à la fois catholique et français qui, de son propre fonds, a pu produire un Provencher, un Taché, un Laflèche et un Lacombe? Le Canada saura faire sa part pour réaliser l'idéal du Christ: un seul troupeau et un seul pasteur.

Agidius Pantey